

Le Canard.

MONTRÉAL, 30 Avril, 1881.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par an, ou 25 centins pour six mois, strictement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit centins par douzaine, payable tous les mois.

Vingt pour cent de commission accordée aux agents qui nous font parvenir une liste de cinq abonnés ou plus payés d'avance.

M. A. H. Gervais de Spencer Mass. est notre agent autorisé à prendre des abonnements et à en collecter le prix dans les États de la Nouvelle-Angleterre.

Greenbacks reçus au pair.

GODIN & CIE.

Éditeurs-Propriétaires,
No. 8 Rue Ste. Thérèse.

On dit que sur quatre malades qui vont à Denver, Colorado, pour recouvrer leur santé, un seulement guérit. Les entrepreneurs de pompes funèbres et les hôteliers seuls en profitent. Cette mortalité excessive peut être arrêtée, et les malades guéris sous les soins de leurs amis et chez eux, en faisant usage des Amers de Houblou à temps. Ceci est un fait. Voir dans une autre colonne.

À la bourse :

—Tu sais, ce pauvre Édouard vient d'être arrêté pour l'affaire des « Bitumes de Judée... »

—Bah !...

Comment, un garçon qui prenait si bien les intérêts des actionnaires.

C'est possible ; malheureusement, il prenait aussi leur capital.

Guérison de la Consommation.

—Un vieux médecin, retiré des affaires, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la recette d'un simple Remède végétal pour la guérison infailible et permanente de la Consommation, Bronchites, Catarrhe, Asthme, et toutes les maladies nerveuses ; après en avoir éprouvé ses merveilleux pouvoirs curatifs dans des milliers de cas, il a considéré de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Ajouté par ce motif, et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai à tous ceux qui le désireront cette recette, exempte de tous frais, en Français, Allemand et Anglais, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage. Envoyez par la poste une étampe, nommant ce papier.

W. W. SHERAR,

149, Powers' Block, Rochester, N.-Y.

Sang-froid britannique.

La scène se passe sur le chemin de fer de Londres à Douvres.

Un lord voyage avec John, son domestique.

Le train déraille ; l'anglais est jeté dans un fossé qui borde la route ; le valet glisse sous le convoi.

—Conducteur, s'écrie le milord, où est John ?

—Hélas ! milord, il vient d'être coupé en deux par la locomotive.

—Voulez-vous voir dans quel morceau se trouvent mes clefs ?

Conversation Privée entre le "Canard" et Sénécals.

Mardi dernier, le Canard dinait tranquillement au Vatel de la rue St. Jacques, lorsque notre ami Sénécals fit subitement son entrée par la bar, et vint s'asseoir tout droit à sa table. À peine avions-nous eu le temps d'échanger un léger salut, que la maîtresse d'hôtel, toujours empressée d'aîlleurs, s'approche poliment de l'homme chemin de fer. L'ordre est immédiatement donné. Aussitôt on entend une voix grassoyante qui crie : "Une tête de veau à la cervelle pour M. Sénécals. Une...mettez-y beaucoup de corvèlle."

En un instant la tête de veau est servie ; Sénécals sourit, puis lui fait en la croquant beaucoup d'honneur.

Le Canard, qui était à la recherche de nouvelles politiques, trouva l'occasion bonne, et ne la laissa pas échapper.

Sénécals, soit qu'il craignit de faire des révélations inopportunes, soit qu'il fut profondément occupé à méditer sur la fragilité des têtes de veau, fut d'abord muet comme une carpe. Il resta sourd comme un pot à toutes les questions qui lui furent posées.

Le Canard, connaissait son homme, et il réussit à lui délier la langue en partageant avec lui une jolie bouteille de vin de Bordeaux comme on en trouve qu'au Vatel. Cinq minutes après, Sénécals devenait communicatif, bavard même.

—Oui, mon cher Canard, la situation n'est pas des meilleures. Tout le monde n'est pas content de moi dans la boutique. On voudrait me faire lâcher le gouvernail ; car tu sais que c'est moi qui conduis tout le bataclan. Mais je m'en fiche comme de l'an quarante. Je les tiens par les cornes, ces petits blancs-becs là, et ils savent bien que sans moi, craic ! tout irait au diable.

—Vous croyez donc pouvoir maintenir Chapleau au pouvoir ?

—Je pense bien qu'il va y rester au pouvoir !

—Cependant les rouges disent partout qu'ils vont le dégringoler de là.

—Eh bien ! tu peux dire aux rouges qu'ils n'ont pas encore assez de poil aux pattes pour ça.

—Mais on dit que Mathieu, Tarte, Déchènes, voire même le petit Désaulniers, et quelques autres encore, veulent faire le biscuit à Chapleau et vous planter là tous les deux.

—Bah ! tous ces gens-là ne sont que des petits poissons ; ça cric bien, mais ça n'est pas dangereux. Quand le jour sera arrivé, tu les verras plus timides que nous sommes.

—Que leur ferez-vous donc ; car on assure qu'ils sont pas mal montés.

—Écoute, mais prends bien garde de dire ça à personne, parceque ça pourrait me faire du tort. Tu sais que je connais ces lurons-là ; ce sont tous des envieux, et ils sont jaloux de ce qu'ils n'ont pas encore goûté du chemin de fer ; c'est rien que ça qu'ils veulent. Pour les ramener à la raison, je leur donnerai chacun une bonne tranche du pâté. Je t'assure qu'après ça tout ira sur des roulettes.

—Croyez-vous qu'ils vont accepter comme ça, tout de suite ?

—S'ils vont accepter, nom d'un petit bonhomme, par exemple ! Non-seulement ils vont accepter, mais ils seront les premiers à défendre, expliquer et justifier le déficit que Robertson va

être obligé de déclarer à la Chambre, et dont ils seront la cause.

—Il y a donc un déficit ?

—Oh ! une bagatelle ; neuf cent mille piastres, environ.

—Diable ! c'est une bagatelle que j'aimerais bien à avoir dans mon gousset. N'importe, il vous faudra tout de même trouver des moyens pour couvrir ce déficit, et qu'allez-vous donc faire pour cela ?

—Écoute, mon vieux, tu veux me tirer les vers du nez pour écrire ça dans ton vilain petit journal, t'en sauras pas plus long.

—Pardou, monsieur, je ne croyais pas être aussi indiscret. Tenez, pour oublier ça, prenons un verre... Çaigon, une autre bouteille.

—Tu es un brave Canard ; j'ai eu tort de me méfier de toi. Tu veux savoir comment on va s'y prendre pour combler ce déficit ; c'est bien simple : on va tout bonnement imposer la taxe directe.

—La taxe directe ! mais c'est vous tuer du coup ?

—Pas si bête qu'on a l'air ! pour imposer la taxe directe, on va faire patte de velours aux rouges. On va se concilier avec eux, et les bédets vont nous aider à passer cette mesure. De cette façon il n'y aura personne pour nous reprocher la chose aux élections, et ça passera comme du sucre du pays dans du lait.

—Mais vous alliez aux rouges, c'est déjà une défaite, parcequ'il faudra vivre avec eux et leur donner une foule de choses qu'ils vont exiger ?

—Arrête un peu, minouche... mais ne fais pas la bêtise de répéter ce que je vais te dire. Quand tout sera fini, on enverra les rouges chez la Bégin. Nous ferons ce que les bleus ont toujours fait : on les blaguera tant qu'ils finiront bien par décamper d'eux-mêmes.

—J'ai bien peur que vous ratiez la conciliation, car je vous assure que Mercier travaille dur de ce temps-ci.

—Si les rouges ne veulent pas s'allier à nous, nous les forcerons à imposer la taxe directe eux-mêmes.

—Comment ça ?

—Oh ! ce n'est pas malin. Si Chapleau trouve la soupe trop chaude, il va résigner tout court. Il avisera Robitaille de choisir son successeur parmi les rouges. Ces derniers, en prenant le pouvoir, trouveront les choses dans un si misérable état, la dette si élevée, les intérêts à payer si considérables, le déficit si grand, le trésor si vide, qu'il faudra bien qu'ils recourent à la taxe directe. Nous les laisserons faire, mais ensuite on contera tant de blagues au peuple sur la tyrannie et l'incapacité des rouges, qui ne peuvent pas gouverner sans imposer des taxes exorbitantes, que le peuple, qui n'aime pas à payer, les renverra tout aussitôt avec leur petit bonheur. Le tour sera joué, et nous reviendrons plus forts que jamais. N'est-ce pas que ce n'est pas bête ?

—Boujour, monsieur Sénécals, c'est tout ce que je voulais savoir.

Cher lecteur, ne dites jamais à Sénécals ce que je viens de divulguer.

La Banquetomanie.

Jamais, au grand jamais, on avait autant mangé, autant banqueté qu'à notre époque.

Quand deux individus se rencontrent

autour d'une idée, ils en cherchent deux autres ; ensuite, ils organisent une société, qui nomme un président, un trésorier et un secrétaire, et on s'en va de compagnie chez le "troquet" du coin en casser une. Audessus de quatre personnes ça s'appelle un banquet.

Il y a des banquets qui sont politiques, il y en a d'autres qui sont littéraires ; il y a même les banquets bizarres. Ceux-là sont d'une invention toute récente. La banquetomanie s'est emparée de toute les classes. On ne peut plus former une société, un club, sans statuer un dîner hebdomadaire, mensuel, ou trimestrielle dans le but d'obtenir de bons rapports et de resserrer les liens.

Aujourd'hui, c'est autour d'une table bien servie que se résolvent toutes les grandes questions philosophiques, politiques, économiques, juridiques et autres en igues.

C'est autour d'une table que s'établissent ces bons rapports tant désirés par les avocats, c'est au fond d'un plat bien rempli de friassée que l'on retrouve l'amitié perdue.

Un jour viendra où les guerres de nationalités et des parties politiques disparaîtront. Les barrières qui se dressent devant la Conciliation tomberont.

Cette révolution, qui sera une solution, naîtra d'un bon dîner auquel assisteront grands et petits *Chéfres*, députés de droite et de gauche, éditeurs-propriétaires et directeurs de grands journaux, où l'on verra bleus et rouges se donner la main pardessus la table, où enfin Beaugrand et Houde se complimenteront à travers les grosses vapeurs d'une succulente soupe à l'oignon. Ce sera le jour où l'on mangera du veau sauté.

Les instincts belliqueux de quelques uns seront alors utilisés à la cuisine, les fameux orateurs populaires deviendront de braves maîtres, les grands cabaleurs feront d'admirables rôtisseurs, et après tout le cordon bleu du poulet rôti vaudra bien le grand cordon de l'Aigle Noir.

FANFAN MIMICHE.

Petite Chronique.

Un avocat, presque célibataire de la rue St. Vincent, remettait lundi dernier à son huissier non moins quasi célibataire, une lettre et un bouquet pour une jolie dame de la rue Montcalm.

L'huissier refusa.

—Pourquoi ? lui demanda l'avocat étonné.

L'huissier qui avait la suscription de la lettre fronga le sourcil et essuia une larme furtive.

J'ai juré à Pâques de ne jamais la revoir.

Notre pauvre avocat n'a pas encore fini de s'arracher les cheveux.

.

Madame L... dont le mari est charretier sur la rue Wolfe, envoya mardi dernier sa petite Marianno porter une robe chez une dame très riche de la rue St. Hubert.

—Très bien, mon enfant, vous direz à votre père que vous êtes une gentille fille et que vous faites fort bien les commissions.

Merci, madame, et je lui dirai aussi que je ne vous ai pas demandé cinq cents parceque petite mère me l'avait défendu.